2e Année. — N° 38 — 10 Janvier 1885.

CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST EN BAS, ET CE QUI EST EN BAS COMME CE QUI EST EN HAUT

LE MAGICIEN

JOURNAL DES SCIENCES OCCULTES PHYSIOLOGIQUES, PHILOSOPHIQUES ET MAGNÉTIQUES

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

ABONNEMENTS : France un an, 8 fr. — six mois 5 » Union postale, un an 10 fr — six mois 6 . Le numéro 40c

BUREAUX : Rue Terme, 14. Les abonnements se paient d'avance.

Portraits graphologiques
Grand format......... 10 fr.
Petit format.......... 5
EXPERTISE

ENVOYER MANDATS ET quelques lignes d'écriture à étudier

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont on enverra deux exemplaires. On l'annoncera s'il n'y en a qu'un.

DIRECTRICE : Mme Louis MOND,

Chevalier de l'Ordre académique Margherita, membre de la Société de magnétisme de Genève, de l'Institut médical électro-magnétique de Toulouse (grand prix du novateur), de la Société pour la propagation des sciences médicales (Naples), de l'Institut des Commandeurs du Midi (grande dignitaire du prix Saint-Louis), lauréat des expositions de Paris et de Lyon, etc.

VENTE EN GROS : à Paris, rue Jacob, 42

On s'abonne à Lyon, chez les marchands de journaux inscrits au *Magicien*, et au bureau du journal, rue Terme, 14.
Genève et la Suisse, à l'Agence internationale, place Bel-Air, 1, et dans tous les bureaux de poste.

INSERTIONS :
Dans le courant du Journal, 1 fr. la ligne.
A la page d'annonces, 0 fr. 50 la ligne.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et il ne sera répondu qu'aux lettres qui contiendront un timbre de retour.



SOMMAIRE

AVIS IMPORTANT

Nous prions ceux de nos lecteurs qui ne voudraient pas renouveler leur abonnement, de vouloir bien nous renvoyer le présent numéro avec le mot refusé ; à défaut de quoi nous continuerons leur abonnement, tenant leur silence pour un acquiescement. Nous les prévenons de même que le journal redevient bi-mensuel, et à 40 centimes, notre essai. n'ayant pas eu tout le succès qu'on nous avait fait espérer, ce n'est qu'une partie remise.

Feuilleton du *Magicien*. N° 2.

Où allons-nous ?

COUP D'OEIL DANS L'AVENIR

Nous venons de dire que pour que l'Europe puisse rentrer dans sa vie de calme et de tranquillité, il lui fallait un équilibre refait à niveau, et cela, nous l'avons dit : *parce que du conflit des forces non équilibrées naissent la lutte et le désaccord ;* autrement dit, l'anéantissement complet de tout ce qui existe dans le périmètre de ce dernier. Ceci est encore une de nos lois de création et nous savons que, de la première à la dernière, elles sont sans concession avec elles-mêmes.

Pour nous peuples, tous en voie de rénovation, car il est dit que nous parlons de l'Europe entière et non de la

LE MAGNÉTISME

MIS A LA PORTÉE DE TOUS

Les Phénomènes du Somnambulisme

Ce qui fait que ce que nous prenons pour des superstitions ne sont, de fait et en réalité, que des religions dont l'esprit était à la hauteur de celui du jour. Savez-vous qu'il est des plus intéressant de pénétrer dans les sanctuaires de ce genre et, si nous n'avions un but à atteindre, je vousprierais de m'en ouvrir la porte plus grande encore : mais nous en sommes aux phénomènes du somnambulisme et je tiens tout spécialement à les connaître.

— L'homme voit de deux manières, à l'aide de la vue naturelle ou vue extérieure, et à l'aide de la vue interne ou seconde vue ; la première étant organe du corps matériel, la seconde organe du corps sidéral ; ce qui est la conclusion des définitions précédentes. Nous savons comment il voit à l'aide de la vue sensible ou naturelle, voyons maintenant comment il voit à l'aide de la seconde vue ou vue des sens internes.

— Qu'allez-vous me dire?

— Que non seulement je vais vous démontrer ce qu'est le corps sidéral par lui-même, mais encore vous en définir le rôle dans le somnambulisme ; car c'est lui, corps sidéral qui veille pendant que les autres dorment, lui qui voit, agit, entend et constitue tout le mouvement du sommeil somnambulique, ceci en m'appuyant de mes données premières, lesquelles portent, vous le savez, sur la loi des deux principes et l'harmonie qui en découle en vertu de l'analogie qui va d'un monde à l'autre.

— Comme c'est commode d'en revenir toujours à son même point de départ ; on se campe ferme sur ses deux pieds et l'on n'a plus qu'à attendre l'ordre de départ et la direction donnée.

— L'*anima* ou corps sidéral est, chez l'homme, l'intermédiaire entre l'esprit et le corps matériel ; l'esprit, intelligence ou raisonnement, lumière increéée, principe immortel et de source divine ; le corps matériel, enveloppe terrestre, principe sans lendemain, fils de la matière et, comme tel, soumis à la mort. Il est le lien qui unit les deux, servant de raccord ou transmission à leurs deux natures si différentes entre elles. Son essence tient des deux, tout en étant, ni de l'un, ni de l'autre. Ce n'est pas un esprit pur comme l'esprit auquel il sert d'enveloppe, ce n'est pas un vêtement de chair comme le corps matériel qui lui sert d'enveloppe, à lui, mais bien un composé des deux, lequel est principe actif ici, principe passif là.

— J'ai saisi : il est principe actif pour le corps qu'il anime, principe passif pour ce que le vulgaire appelle l'âme et ce que vous nommez l'esprit, lequel l'éclaire et le dirige dans ce qui n'est pour lui, comme pour le corps matériel, qu'une vie planétaire ou existence de passage.

— Chez lui, c'est l'esprit se matérialisant et la matière se spiritualisant, l'esprit par degrés descendants, la matière par degrés ascendants ; les deux mouvements formant en lui l'échelle de celui de l'humanité sur terre, autrement dit la vie terrestre sous toutes ses faces et dans tous ses degrés. D'une nature fixe et volatile tout à la fois, dense et fluidique en même temps, mais cependant plus volatile que

---

France seulement, la lutte c'est la guerre sous toutes ses formes, c'est la dévastation dans tous ses dévergondages, c'est la guerre au dedans et au dehors, les guerres de religion et celles des partis ; et la guerre, à quel titre que ce soit, c'est la dévastation des villes et des campagnes, l'incendie des maisons, la perte des bestiaux, etc.

L'anéantissement, c'est la mort de tout ce qui est, en tant que religion, gouvernement et société ; et les deux, lutte et anéantissement, montrent leurs têtes ensanglantées chaque fois qu'une lacune se produit dans l'acalmie de l'heure et du moment. Que voit-on dans le ciel lorsque les deux électricités s'y combattent ? L'orage et la tempête s'y déchaîner à qui mieux mieux.

Eh ! bien, il en est exactement de même quand les forces sociales et religieuses se heurtent dans l'atmosphère des peuples ; les révolutions y naissent et les cataclysmes s'y produisent, comme les tempêtes et les orages dans le ciel, par nécessité d'équilibre et besoin de reconstitution ; de là nos secousses journalières et celles de nos voisins, toutes travail de transformation que la nature opère en sous-œuvre et à bas bruit pour le jeter au grand jour quand l'instant en sera venu. Règle générale : ce que les hommes ne font pas, quand la nécessité commande, la destinée le fait pour eux, le mouvement qui mène le monde et porte l'univers étant sans arrêt ni lacune d'action. Ce qui est écrit est écrit, quoiqu'en puissent dire les frondeurs de l'ignorance, et nous ne pouvons l'empêcher ; mais il dépend de nous que ce soit écrit en lettres d'or et non en lettres de plomb, le libre arbitre nous ayant été donné pour nous diriger dans la voie qui est nôtre, et non pour créer cette dernière ; mouvement d'ordre supérieur qui ne peut résulter que d'une autorité supérieure aussi. Ceci dit pour établir le pour et le contre de notre part de responsabilité dans la vie.

Nous avons dit précédemment que lorsqu'un principe s'éteignait dans une destinée quelconque, c'était son opposant ou corollaire qui prenait sa place ; celui-ci poussant d'autant plus que celui-là retient davantage ; et, celui-là retenant d'autant plus que l'autre pousse davantage ; mouvement qui constitue l'équilibre universel, en maintenant à niveau toutes les forces de la nature et de la création.

Nous l'avons dit encore et aussi, les principes qui se disputent nos destinées de l'heure sont le principe républicain et le principe monarchique, l'un arrivant, l'autre s'en allant, ce qui n'est pas une opinion de notre part,

fixe, quand c'est le mouvement d'en haut qui domine, plus fixe que volatile quand c'est celui d'en bas qui prime, il est l'enveloppe dans laquelle se renferme l'intelligence pour traverser les espaces et descendre jusqu'à la terre où l'attend sa seconde enveloppe, celle qui est faite pour l'y retenir sans remonter à son point de départ, tendance qu'il garde toujours en lui. Il se forme par couches et en empruntant à chacune des zônes, par lesquelles il passe, ses vertus et qualités. Il se condense et se moule sur l'esprit qu'il renferme, tout en gardant la flexibilité de sa nature. Il finit où commence le corps matériel auquel il est unit par le cerveau, l'épigastre et les organes de la génération, ces trois centres d'où partent les effets du magnétisme. Vous les connaissez. Je n'ai donc pas à m'y arrêter.

— Quelle est la forme du corps sidéral ?

Par lui-même, il n'en a pas vu la flexibilité de sa nature, mais, de fait, il est la représentation exacte de celle du corps matériel, lequel, je vous l'ai dit, lui sert d'enveloppe, comme lui-même en sert à l'intelligence qu'il renferme; seulement, et c'est en cela qu'il diffère du corps matériel, il est, non opaque et sans élasticité comme lui, mais d'une nature transparente et pour ainsi dire malléableau mouvement, laquelle nature peut s'étendre et s'allonger, suivant le cas et les circonstances. C'est une sorte de fumée au travers de laquelle tout passe sans la dissoudre, une façon de nuage qui va, vient, se forme et se déforme tout en restant toujours le même. Disons le mot, il est vaporeux et comme fondu dans la lumière qui le porte et il n'a de forme arrêtée qu'autant qu'il reste dans le corps matériel. Moulé sur l'esprit lui-même, il prend toutes les formes qu'il plaît à celui-ci de revêtir, car toutes correspondent à une de celles inscrites dans la lumière astrale comme chacune de ces dernières correspond à une des pensées que peut enfanter l'esprit humain. La loi des deux principes, comme vous le voyez, s'équilibrant là comme ailleurs et en s'étayant de l'analogie qui va d'un monde à l'autre.

— Autrement dit la corrélation qui existe entre l'idée et la forme, la forme et l'idée. Vous voyez que je me souviens ?

— Cette facilité qu'a le corps sidéral de pouvoir revêtir les différentes formes de la pensée lui permet donc d'apparaître aux esprits exaltés, non seulement sous celle du corps matériel qui est aussi la sienne à lui, mais encore sous celle des idées qui nous préoccupent, ce qui explique les malaises du cauchemar, les hallucinations du rêve et les réalités des apparitions. Dans le premier cas, le mouvement ne peut se produire et c'est l'impuissance des efforts faits pour y arriver qui fatigue; dans le second, l'action n'est qu'à demi et ce que l'homme voit ne sont que les enfantements de son imagination en délire; dans le troisième, l'effet est entré dans ses productions et l'homme voit réellement, *par réalité d'image*, ce qui est inscrit dans la lumière astrale. En premier lieu, nous avons la négation des effets ou, pour mieux dire, la nullité de vision; en second lieu, la conversion de ces derniers ou la vision dévoyée et, enfin, l'action directe ou vision parfaite dans la lumière astrale. Ici, les effets sont nuls, là ils sont faux, là ils sont vrais. Comprenez-vous maintenant?

— Très bien ! et il m'est facile de distinguer. Ainsi, l'effet du corps sidéral se dilatant et transformant dans la lumière astrale est le même que celui d'une bulle de savon qui s'allonge ou s'arrondit selon le mouvement qui la mène, qui se gonfle de droite ou s'enfle de gauche, suivant la direction du souffle qui la produit; et comme elle prend, suivant ses besoins à elle, toutes les teintes contenues dans l'atmosphère qui l'environne, de même notre corps sidéral revêt, suivant les cas et circonstances, les différentes formes contenues dans la lumière astrale, son atmosphère à elle. Qu'on retienne son souffle, elle se concentre sur elle-même, qu'on lui laisse toute latitude d'action et elle s'enfle outre mesure, atteignant parfois des proportions colossales, pour une bulle de savon, Si l'on exagère le souffle de manière à la pousser hors de son ca-

---

mais un fait qui s'établit de lui-même, tous deux debout et se mesurant de l'œil dans un duel que tout le monde sait être à mort. Lequel est à l'occident du mouvement qui nous porte? Ce principe monarchique, puisqu'il n'est plus qu'une force qui s'éteint et perd chaque jour de son autorité. Ses partisans cherchent bien à se faire illusion sur la possibilité de son retour au pouvoir, mais ils ne peuvent que constater une chose, c'est que la destinée elle-même se met en travers de leurs espérances, en détruisant celles-ci à mesure qu'elles prennent corps : le prince impérial mort au moment où il devenait capable d'agir par lui-même, le comte de Chambord décédé sans héritier reconnu par lui, les d'Orléans, dépopularisés par l'âpreté avec laquelle ils ont réclamés leurs trop fameux quarante millions, en sont une preuve aussi visible que facile à reconnaître, et nous n'y insisterons pas davantage.

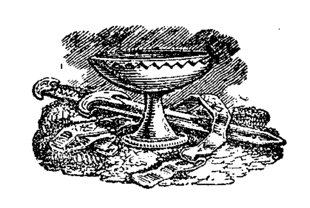
Le principe qui est à l'orient de l'heure est donc le principe républicain, force qui arrive et s'affermit tous les jours : on le sape, on le mine et il reste debout malgré tout; ce qui indique la force de sa vitalité et la faiblesse de ses ennemis. Lui, c'est l'avalanche qui descend de la montagne et tend à tout envahir; car, lui, c'est l'avenir qui se lève luxuriant de vie et resplendissant d'espoir. Ses fluides tumultueux s'agitent et courent dans l'atmosphère, comme les eaux du torrent dans le lit que celui-ci s'est fait; pendant que ceux du mouvement monarchique y restent stagnants, comme l'eau qui croupit dans son trou.

Ce qui montre que le principe républicain est bien celui de l'heure, c'est la façon dont on en use avec lui. D'un bout de l'Europe à l'autre, on le traque, ici sous sa forme intelligente, là dans l'aveuglement de son esprit, donc on en a peur..,on cherche à le retenir dans sa marche ascendante, donc il gagne du terrain, on met tout en œuvre pour l'empêcher d'arriver, donc on le sent fort et assuré dans son avènement.... Sans cela, on le laisserait végéter tout à son aise et tomber de soi, comme tombe tout ce qui manque de base et de solidité. Que nous importe le filet d'eau qui descend de la montagne si nous n'avons crainte de le voir devenir torrent et, que, torrent devenu, il ne dévaste nos campagnes : on ne s'élève que contre les forts et du moment qu'on redoute la République, c'est qu'elle est puissance et autorité dans le mouvement du jour, non-seulement en France, mais dans l'Europe entière; un peu plus ici, un peu moins là, mais également partout.

Si les rois de l'heure s'étaient moins endormis dans leur omnipotence personnelle, nous pourrions croire au main-

dre et au delà de ses limites, elle meurt en éclatant. Il en est de même du corps sidéral, il s'étend et s'allonge à volonté, mais si l'on veut le pousser hors de ses limites et distendre à l'infini, les liens qui le retiennent au corps matériel se brisent et l'homme meurt, ce qui arrive toutes les fois qu'on veut forcer un somnambule à pénétrer dans les mondes supérieurs, zone qui n'est pas la leur, la vie du corps sidéral étant bornée au monde sublunaire qui est le sien.

A suivre.



LA LOI DES NOMBRES

G, 7. — Le Chariot.

« Au septième jour, naissance d'Hébron, celui qui donna son nom à la première des villes saintes d'Israël. Jour de religion, de prière et de succès. »

Ce jour-là, toutes les œuvres religieuses sont bonnes, toutes les prières ont plus d'accent, les vœux plus d'ardeur, les hymnes plus d'harmonie; car le nombre SEPT est celui des religions et des harmonies. Religion, ici, ne veut pas dire celle-ci plutôt que celle-là, mais celle qui les contient toutes en elle : *la religion universelle ou principe unique de foi et de croyance.* Six est le nombre de la création universelle, celle qui agit dans les deux mondes et réunit en elle les deux mouvements, *intellectuel et matériel* : il indique donc la fin et l'accomplissement dernier du travail de création. Dieu, ou principe antérieur, préexistant et créateur, a achevé son œuvre... il se repose... et le nombre SEPT, celui qui surmonte le nombre de la création universelle, devient base de religion en ce sens qu'étant celui du repos, il emporte en lui l'admiration du fait et les hosannas de la louange, principes sur lesquels repose la prière, base du sentiment religieux; et tout ce qui est achevé étant dans son harmonie, SEPT est le nombre de ces dernieres, comme UN est celui de toutes les synthèses, puisque tout est complet et achevé dans la nature et que tout ce qui est complet et achevé est harmonieux de fait. De même, le septième jour de la lune est jour de succès parce qu'il représente le repos qui suit et naît forcément de l'achèvement de toute œuvre entreprise et que tout repos *conquis par l'achèvement de l'œuvre commencée est un succès de fait.* Comme l'on voit, la raison d'être de l'esprit des nombres s'explique par elle-même.

L. MOND.



tien des monarchies, celui qui fait sentinelle ayant l'œil à tout; mais ils se sont si bien bercés dans cette dernière, ils ont si bien cru à la perpétuité de leurs trônes, qu'ils ont commis la maladresse de ne point sonder autour d'eux, et, sans qu'ils en aient rien vu, l'abîme qui les menace s'est creusé sous leurs pas.

Ce que nous leur en disons est un peu à brûle-pourpoint, mais, aux grands maux les grands remèdes, et, du moment que ces messieurs ne savent pas entrer carrément dans les réformes exigées par la marche des temps, leurs héritiers doivent apprendre à se deshabituer d'un trône qui ne repose plus que sur le gouffre des révolutions. Ce n'est pas nous qui le leur disons, mais la logique des choses.

Si, chez nous, la monarchie n'est pas morte du coup, c'est qu'elle a la vie dure et des crampons aux mains; que la génération d'alors n'était qu'à demi dans l'esprit républicain et qu'il nous fallait les alternatives de règne, que nous avons subies pour y entrer tout à fait : à présent le travail est fait et il ne nous manque plu que le couronnement de l'œuvre.

En y regardant bien ; elle n'y est plus qu'un cadavre en putréfaction, dont les membres se détachent les uns après les autres : hier les Bonapartes, aujourd'hui les Bourbons, demain les d'Orléans, tous s'effaçant d'eux-mêmes et par mouvement naturel.

Néanmoins, et de ses crocs dominateurs, elle tient au pouvoir de l'heure, comme un champignon à l'arbre qu'il ronge, y ayant encore ses hommes et ses lois. Nous sommes en république, oui, mais le passé existe encore et c'est lui qui nous régit dans la plupart des cas. De cette antithèse naissent les tiraillements dont nous souffrons, tiraillements dont nous ne pouvons sortir qu'en rompant avec les habitudes surannées qui nous tiennent encore; ce qui ne peut se faire qu'à l'aide des moyens violents, tels qu'un coup d'Etat ou une révolution.

Haletante dans son agonie, elle fait peine à voir — nous parlons de la monarchie — et l'on dirait une mégère, aux confins de la vie, courant après la rixe et le sang répandu, dans l'espoir d'y retremper le sien appauvri à l'usage : ce n'est plus que l'instinct de la vie qui la tient debout et ce n'est qu'en se raidissant contre l'effort qu'elle cède. Par trois fois, elle a reçu l'extrême-onction sous la forme de congé, donné à ceux qui la représentaient, et ses dynasties expirantes ne sont plus que des piastres démodées que leurs partisans voudraient faire passer pour monnaie

courante; dans tous les cas, si un roi était destiné à la France, il ne pourrait sortir que d'une couche nouvelle.

Ce n'est donc pas la restauration du passé que nous avons à craindre et redouter, mais les secousses amenée par les efforts faits pour y arriver; secousses qui seront d'autant plus terribles que ceux qui les feront naître devront vaincre ou périr.

Les trônes sont au rabais, voilà le mot de la situation, et nous mettons en fait que s'il fallait prêter sur l'un d'eux, les plus acharnés à leur maintien ne s'y aventureraient pas.

Pourquoi ?

Parce que tous portent sur un gouffre : LE NÉANT DE LEUR PRINCIPE, et qu'il ne leur faut qu'un écart pour y tomber à fond. Faisons leur bilan et nous verrons ce que l'avenir leur réserve.

(*A suivre*).

LE SUICIDE

9me Concours ouvert par la société des Chevaliers-Sauveteurs de Nice.

Nº 13, Mention honorable, Mme L. Mond.

Cette vie dont il dipose en arbitre souverain n'est pas à lui seulement mais à tous : elle est à Dieu qui l'a créée, à la société qui le nourrit, à sa famille dont il est la joie, le soutien ou l'espérance ; elle est à ceux qu'il aime et dont il est aimé, à ceux dont il relève ou qui relèvent de lui, à l'humanité tout entière ; et, tous ses devoirs se la partageant sans qu'il puisse s'en échapper, il est sans droit d'en disposer à son profit seul et comme bien lui appartenant en propre.

Il ne l'a pas pour lui-même, comme il le croit généralement trop, mais bien pour y concourir au mouvement de tous, n'étant qu'un des anneaux de la chaine humanitaire, laquelle s'enroule depuis le commencement des siècles dans le grand mouvement de l'univers et s'y enroulera jusqu'à la fin de ces derniers. Là est une de nos raisons d'être pour condamner le suicide.

Sa tâche ici-bas est de s'y renouveler par l'épreuve et de s'y grandir par le sacrifice. Son âme est immortelle, tout le lui dit, tout le lui prouve ; et, pour qu'elle puisse rester immortelle, il faut qu'elle se régénère sans cesse en se renouvelant toujours ; ce qui est la loi du Seigneur écrite en son esprit.

Son erreur à ce sujet vient de ce que l'éducation de l'heure lui représente Dieu et la vie sous un jour qui ne leur appartient pas ; mais, qu'on lui apprenne ce qu'est le premier dans l'ampleur de ses miséricordes, et dans la justice de ses lois, qu'on lui définisse la seconde dans la rigueur de ses principes et dans l'obligation de ses devoirs vis-à-vis de tous ; et les ombres qui obscurcissent son entendement disparaissent à jamais.

Dieu, celui que nous nommons ainsi, est le même pour tous quel que soit le nom qu'on lui donne, la prière qu'on lui adresse, et n'a qu'une main, celle qui bénit et absout ; l'autre, celle qui frappe et maudit n'est qu'une aberration de l'esprit humain effrayé de sa responsabilité propre ; car toute punition naît de la faute elle-même et toute faute porte sa punition en elle. Celles que nous ne purgeons pas notre vie durant restent en héritage à nos descendants comme conséquence de la solidarité qui unit tous les membres d'une même famille entre eux ; loi terrible que l'homme de nos jours ne comprend malheureusement pas assez.

Quand elle bénit, cette main de force et de puissance, ce n'est ni la fortune ni les biens de ce monde qu'elle envoie car elle sait que l'homme s'y perd dans l'égoïsme de lui-même, mais la douleur et la souffrance qui le régénèrent en le grandissant : heureux ceux qui souffrent, a dit le plus grand des sages, et ces paroles ne sont pas vaines mais vérité haute en leur esprit.

Etre riche et jouir des plaisirs de la vie, telle est l'ambition du jour, souffrir et se régénérer par le sacrifice de soi-même, tel est le rôle de l'homme sur terre, et c'est parce qu'on ne lui enseigne plus ces grandes vérités ou qu'on les lui enseigne mal, qu'il se livre au désespoir et s'abandonne au suicide toutes les fois que la vie lui semble amère ou fardeau trop lourd à porter. Mais qu'on lui démontre que les joies de ce monde ne sont que passagères et sans acquit pour l'avenir dont son âme doit jouir dans l'immortalité de son être, qu'on lui fasse comprendre que le bien qu'il emporte en mourant est, non celui qu'il a acquis, mais celui qu'il a fait ; qu'on lui dise qu'à l'heure de sa mort il lui sera tenu compte, non des sacrifices qu'il a exigés des autres, mais seulement de ceux qu'il a consentis pour eux ; et, quand il sera assuré dans cette foi qui fait que l'homme ne marchande pas avec lui-même, il n'y aura plus de lâches pour fuir la souffrance, plus de faibles pour reculer devant la douleur ; partant, plus de suicides, cette plaie de l'heure et du moment.

Ne condamnons cependant pas ceux qui cèdent à la tentation, puisqu'il y a une excuse à la faute : le manque de principe signalé ; et aussi parce que cette dernière ne vient souvent que d'un point d'honneur exagéré, d'un chagrin difficile à accepter, d'une souffrance sans repos ou de tout autre cause excusable en elle-même ; mais plaignons et absolvons car toute faute est une souffrance et toute souffrance une expiation. Ils sont coupables ceux qui cèdent à l'entraînement de la faute, nous l'accordons à ceux qui pensent ainsi, mais, si l'idée qui les pousse est fausse, ils n'en sont pas moins la victime de leur croyance en elle, et il est dans la clémence éternelle un pardon pour toutes les erreurs, une palme pour ceux dont le martyre volontaire et consenti relève d'une foi sincère dans l'acte consommé.

Cette manière de voir pourra paraître aventurée à ceux qui croient en un Dieu toujours punissant et restreint dans sa miséricorde, mais, pour nous qui le mesurons à l'immensité de ses œuvres, il en est ainsi que nous venons de le dire et nous l'affirmons par l'autorité de ses lois et la grandeur des jugements qui en relèvent.

(*A suivre*).

VARIÉTÉS

Une Prédiction de Lavater

Par une des plus belles journées du mois de juin 1779, une voiture aux portes armoiriées était emportée par deux chevaux blancs sur la route de Paris à Lyon. Un jour léger éclairait la ravissante figure d'une femme jeune et dont les yeux et la bouche annonçaient infiniment d'esprit. A côté d'elle était un homme, jeune aussi, et dont les regards contemplaient, avec un bonheur indicible, sa charmante compagne. Il avait passé un de ses bras autour de sa taille et la soutenait comme s'il eût été jaloux des coussins foulés par elle. Tout à coup il l'attire à lui, et l'embrassant avec une joie enfantine :

— Que tu es jolie, ma Louise ! » lui dit-il.

Louise répondit par le plus gracieux sourire.

— Que je rends grâce, continua-t-il sans détourner d'elle ses regards heureux, que je rends grâce à la route et à la voiture : à l'une d'être si belle, à l'autre si douce.

— Tu voudrais bien qu'elle fut plus rapide, reprit la jeune femme, car il te tarde de voir cet homme ?

— Certes, oui, répliqua vivement le comte, un homme qui va me confirmer tous les rêves de bonheur que tu as fait naître ; un homme qui, en te voyant, ma Louise, va remercier Dieu pour moi de notre union, qui va...

— Qui va ne te rien dire du tout, interrompit Louise.

Et la voiture continuait de rouler mollement sur la terre unie.

Laissons-les terminer ainsi la route et transportons-nous à Zurich, dans un cabinet d'une maison de modeste apparence.

Ce cabinet est décoré avec goût mais avec simplicité.

Devant une table est assis un homme respectable, au visage long, aux traits prononcés, au front haut; il est revêtu du costume de pasteur protestant : c'est Lavater.

Oui, nous sommes dans le cabinet de ce profond observateur, de cet homme en même temps pénétrant et bon, et qui, sans sortir de ses mœurs douces, était parvenu à lire l'âme sur le visage. Une sérénité angélique règne sur sa physionomie ; la vérité y perce dans toute sa candeur, et cependant plusieurs de ses ennemis l'ont appelé *charlatan*.

Il avait à peine fermé sa lettre que sa femme vint lui annoncer le comte et la comtesse de *** ; il se lève pour les saluer. Un jeune homme élégant entre en donnant la main à une femme plus jeune et plus élégante encore, et très belle ; c'est le couple voyageur que nous avons laissé dans la voiture. Lavater les reçoit avec cette amabilité et cette exquise politesse qu'il déployait toujours vis-à-vis de ses nombreux visiteurs. Le comte que nous avons vu si impatient d'arriver ne laisse pas désirer longtemps le but de sa visite.

— Monsieur, dit-il à Lavater, après lui avoir adressé quelques compliments sur sa réputation, je vous amène ma femme ; depuis plus d'un an je brûle de vous la présenter. Que vous dit son visage ?

Si le comte avait eu la millième partie du talent d'observation de son hôte, il aurait pu voir au froncement involontaire de son sourcil qu'il ne suffit pas toujours d'être belle pour prévenir en sa faveur, mais il était tellement fasciné par son amour pour sa Louise qu'il ne se serait douté de rien ; il était comme sous le pouvoir d'un charme. Il attendait avec une indéfinissable bonheur la réponse du physionomiste.

Toutes les fois que Lavater avait un aveu pénible à faire, il cherchait une réponse évasive.

— Monsieur, répond-il au comte, vous présumez beaucoup de ma science ; le peu que Dieu m'en a donné est mêlé d'erreur. Il serait vain de ma part de vouloir sonder tous les secrets de la nature.

— De grâce, monsieur, quelle raison peut être opposée à la modestie de ma demande ?

— Ma modestie, croyez-le, est fondée, et, d'ailleurs, madame est si belle ! que pouvez-vous désirer de plus ?

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, répond le comte dont la curiosité est poussée à bout par les refus de son interlocuteur.

— Puisque vous le désirez si vivement, dit enfin Lavater, je vais essayer de vous satisfaire. Mais si madame voulait permettre, ajouta-t-il en se tournant vers Louise, ma femme lui tiendra compagnie et nous serons plus à l'aise.

— Allons, mon adorée...

Et le comte, tout en souriant, conduisit son épouse auprès de la femme de Lavater.

Quand ils furent seuls, le mari, étonné, lui demanda pourquoi tant de discrétion.

— Je suis peiné, monsieur le comte, plus que jamais j'ai besoin de vous répéter que ma science peut se tromper.

— Mais, ce préambule... ?

— Vous inquiète, n'est-ce pas ? En effet, monsieur le comte, le bonheur n'a pas besoin d'être annoncé en cachette, et si j'avais eu de bonnes choses à vous dire...

— Où, voulez-vous en venir ? Ces mots...

— Je ne vous aurais point prié de rester seul avec moi. Vous aimez votre femme, monsieur le comte ?

Ici le comte porta vivement la main à son cœur pour en comprimer un plus fort battement.

— Et bien, continua Lavater, surveillez-la.

— La surveiller ! Pourquoi. Oh ! mon Dieu ! je suis à la torture.

— Sa conduite pourrait bien n'être pas toujours régulière.

— Monsieur...

— Je découvre en elle, et Lavater appuya sur le reste de cette phrase, les indices certains de la plus grande débauche.

— Oh ! cela n'est point, s'écrie le comte avec violence !

— Voilà, monsieur, ce que j'ai gagné à céder à vos instances, répond péniblement Lavater, et il frappa du doigt contre la porte.

La belle Louise revient ; le comte, incrédule et irrité, sort brusquement avec sa femme. Il répétait encore en montant dans sa voiture :

Cela n'est point, cela n'est point !

A un an de là, le soir, dans un des plus brillants hôtels de Rome, une scène d'une autre nature venait de se passer.

Une jeune femme belle mais pâle, les vêtements en désordre, les cheveux épars et la poitrine agitée de légers bonds nerveux, était étendue sur un lit. Des mots confus venaient à courts intervalles s'éteindre entre ses lèvres. Elle éprouvait, à n'en pas douter, cet état de prostration qui suit toujours une crise violente. En prêtant un peu plus d'attention aux paroles qu'elle murmure on semble y reconnaître un ton suppliant. Sa bouche qu'elle avait tenue jusqu'alors fermée, s'entrouvrir et en même temps qu'un sanglot amène des larmes on l'entend s'écrier :

— Oh ! Charles, pardonne-moi.

Charles était dans une pièce voisine, assis, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains. Ses yeux étaient ouverts, mais voyaient-ils ? Une suprême douleur avait dû contracter ses traits, elle l'avait comme frappé de la foudre. Il était immobile, il était anéanti.

Tout à coup, il redresse la tête, lève ses regards en haut, puis passant aussitôt la main sur ses yeux comme pour se dérober à une affreuse réalité.

Oh ! mon Dieu, se dit-il, cet homme ne s'était donc pas trompé.

Et il retomba dans sa torpeur.

Louise venait d'être surprise en adultère !

Quelques années après, Lavater qui, s'il n'avait pas oublié la visite du comte n'y songeait au moins que rarement et comme à une chose lointaine, se trouvait un après-dîner dans son cabinet. Sa femme lui apporte une lettre. Il l'ouvre, et, n'en connaissant pas l'écriture, va tout de suite au nom. Un mouvement de surprise se remarque dans la personne du physionomiste, mais à mesure qu'il la lit, un mélange indéfinissable de satisfaction passagère, d'abord, puis d'amère tristesse, se répand sur ses traits. Il la parcourt lentement ; son visage ne conserve bientôt plus que l'empreinte de la tristesse seule, et quand il eût fini de lire :

La malheureuse ! s'écria-t-il douloureusement, et il ne voulait pas me croire !

Sa main laissa retomber la lettre sur la table. Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

« Vous me l'aviez prédit ; rappelez-vous la visite du 11 « juin 1779. J'ai été impoli, vous me l'avez pardonné, sans « doute. J'ai été incrédule, je devais l'être... Celle en qui « j'avais placé tout mon bonheur, que Dieu lui remette ses « fautes, n'est plus ma femme, c'est une prostituée. Tout « est bien rompu entre elle et moi ; demain un couvent « reçoit mes vœux. Priez pour moi, monsieur, et plaignez-« moi ; je l'aime toujours.

« Le Comte Charles de ***. »

ASPASIUS (G. T.).

Coup de plume graphologique

M. Georges P...(Le Gascon)

Secrétaire du Biographe.

Grande suite dans les idées, esprit d'analyse et de déduction, logicien, douteur et porté à la controverse, méticuleux en certaines choses, sensible et susceptible tout à la fois, mais ayant des aperçus dans la synthèse et des échappées vers l'idéal, telles sont les données premières du caractère de M. P.

Le poète est chez lui doublé d'un calculateur, ce qui le retient dans le monde du positivisme sans pouvoir se plonger dans celui des nébuleuses, le sens est critique, mordant, mais plein de retenue et de prudence, ce qui arrondit les angles du mouvement précédent.

La volonté y a plus d'ardeur que force et elle est hésitante dans bien des cas ; elle voudrait... mais elle n'ose pas et ce n'est que par grand effort de volonté qu'elle s'impose et commande ; elle a cependant de la persistance et des ténacités et opiniâtretés bien marquées.

L'imagination y est grande, enthousiaste et portée à l'exagération qui l'entraînerait vers l'erreur si une crainte naturelle et un certain côté du caractère, froid et raide, n'enrayait le mouvement Elle nous dit un certain degré d'orgueil, sans vanité ni pose, lequel est selon nous, plus satisfaction de soi-même que besoin de s'exhiber.

Bonté de cœur dont on se défend parfois comme d'un défaut, dévouement et abnégation de soi dans bien des cas, savoir faire et diplomatie plutôt qu'action forte et active, plus de variété dans les idées que de ténacité dans ces dernières. plus de sérieux dans l'esprit que ne semble en montrer le genre de talent, des défaillances et découragements, des doutes de soi et des assurances, des mélancolies et des fatalités jetées pêle-mêle dans le mouvement de la vie ; voilà ce qui achève le portrait commencé.

PROBLÈMES

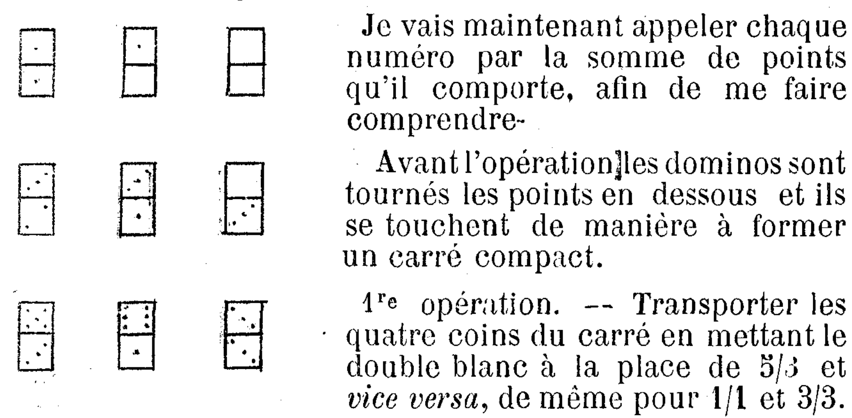
Le peu de succès obtenu par nos problèmes de prestidigitation nous engage à les supprimer. Cette solution est donc leur dernier mot.

Solution du problème précédent

Choisir, comme pour les dominos, les yeux bandés, *treize dominos* qu'on aligne en allant du double six qui donne douze au double blanc qui donne zéro.

Ranger à sa gauche, et sans les déranger, ces 13 dominos; le plus fort à gauche et en descendant la gamme jusqu'au double blanc.

Prenant alors les neuf de droite, on les place dans l'ordre du carré magique.

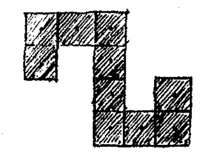


Je vais maintenant appeler chaque numéro par la somme de points qu'il comporte, afin de me faire comprendre.

Avant l'opération les dominos sont tournés les points en dessous et ils se touchent de manière à former un carré compact.

1re opération. — Transporter les quatre coins du carré en mettant le double blanc à la place de 5/3 et *vice versa*, de même pour 1/1 et 3/3.

2me opération. — Plaçant alors l'index et le médius de la main droite sur les numéros 1 et 4 du carré, on en fait autant de la main gauche pour les numéros 6 et 9; écartant à droite et à gauche ces dominos, on descend ceux du haut (main droite) et l'on remonte ceux du bas (main gauche) de manière à former cette figure.



Il n'y a plus alors qu'à rapprocher les trois numéros du milieu et à les retournner sans les déranger.

Voici la combinaison obtenue :	2-3	1-1	1-0	On trouve 12 de toutes parts.
	3-5	3-1	0-0	
	6-1	2-4	0-3	

On retourne les dominos sur place, on remet les angles comme ils étaient et ôtant le premier de droite (le double blanc). On recommence le même manège et l'on obtient comme total 15 — mettant de côté deux dominos (toujours de droite), puis trois.... puis quatre,... puis deux de droite et un de gauche, on obtiendra successivement les totaux annoncés, 12 — 15 — 18 — 21 et 24.

JACOBS.

A deviné : M. PAGNON.

CORRESPONDANCE

Dijon — Merci de votre souvenir et nos félicitations à tous : comme vous devez être contents et heureux !

La Chap. — Tout reçu ! nous tenons l'homme pour très capable et sommes persuadés que vous n'aurez qu'à vous en féliciter. Nos conseils sont toujours à la disposition de ceux de nos lecteurs qui les demandent.

Aux Autres. — Merci pour vos cartes et vos souhaits.

Le Gérant : J. GALLET.

Lyon. — Imp. J. Gallet, rue de la Poulaillerie, 2.